

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MORAND

Le guide de Bonaparte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 17-21

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Le Guide de Bonaparte

Il y a eu un siècle, ce printemps, que Bonaparte, premier Consul de la République française franchit le Saint-Bernard sur la mule de Pierre-Nicolas Dorsaz de Bourg-Saint-Pierre, précédé et suivi de 40.000 soldats, jeunes conscrits pour la plupart, qui allaient se couvrir de gloire dans les plaines de l'Italie. Le passage des Alpes par le plus grand capitaine des temps modernes semble tenir de la légende et rappelle les marches héroïques des guerriers antiques, comme la Retraite des Dix-mille, ou les expéditions fabuleuses, comme la conquête de la Toison d'or. Notre pays fut le théâtre de cette merveilleuse aventure et nos aïeux y prirent une part très-active ; les lecteurs des *Echos* ne liront donc pas sans intérêt quelques détails inédits et puisés à des sources absolument sûres, sur la journée mémorable du 20 Mai.

L'épisode du guide de Bonaparte, dans l'histoire du Consulat et de l'Empire, est au point de vue littéraire ce qu'on est convenu d'appeler une page classique ; au point de vue historique, ce n'est ni plus ni moins qu'un conte.

On en tirerait un charmant libretto d'opéra-comique et je me demande comment il se fait que Donizetti qui a composé à peu près autant d'opéras qu'il y a d'étoiles au firmament, n'ait pas songé à mettre en musique le Premier Consul, son guide et sa monture.

« Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux, dit Thiers ; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un

esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Le conducteur qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier Consul tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'Armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition. »

Quelle jolie pièce en trois actes, sans compter plusieurs tableaux alpestres, et militaires, qui feraient rire et pleurer des générations et des générations d'âmes sensibles!

Nous serions témoins, au premier acte, du violent désespoir d'un jeune muletier de Bourg-Saint-Pierre, du nom de Pierre-Nicolas, qui est un pauvre amoureux en même temps qu'un amoureux pauvre ; or le

père de la jeune fille dont il convoite la main se montre inflexible : pas d'argent, pas de femme !

Au second acte, nous surprendrions les confidences de Pierre Nicolas au Général Bonaparte. Ici se placerait tout naturellement un duo célèbre entre le Corse à cheveux plats qui va sacrifier des milliers d'existences humaines à sa sanglante chimère, et l'humble enfant de la montagne dont l'unique ambition consiste à vouloir se créer un nid.

Et pour finir, les noces du guide, lequel, entre la poire et le fromage, raconte à ses parents et amis - toujours nombreux en pareille occurrence - comment un inconnu, cousu dans une redingote grise, qu'il a conduit au Saint-Bernard et qui faisait des mots historiques tout le long du chemin, au point qu'il l'a pris pour le diable, lui a remis une bourse pleine d'or, toute une fortune, avant de le congédier et en ajoutant d'un air mystérieux : « Voilà, mon brave, en attendant que je vous consacre quelques lignes dans *le Mémorial de Sainte-Hélène*. »

Mais je m'aperçois que ce nouveau sujet m'entraîne jusqu'au bout du monde et je reviens à ma première idée qui était de raconter à mon tour, l'histoire authentique du guide de Bonaparte, dans une page qui - il faut bien que j'en prenne mon parti - ne sera jamais classique.

\* \* \*

Le fait est que le matin du 20 mai 1800 et au moment de franchir l'étape suprême, Bonaparte se trouvait à Bourg-Saint-Pierre, sans guide et sans mulet.

Tout l'Entremont avait été réquisitionné pour le transport des vivres et de l'artillerie ; plusieurs hommes du Bourg avaient dû se mettre à disposition personnelle des généraux français, mais les uns et les autres se plaignaient de la longueur et des énormes difficultés de la route, comme de la modicité du salaire. On les payait surtout de belles promesses.

Cette circonstance obligea Bonaparte, pour échapper aux âpres caresses de la bise, pendant qu'un aide-de-camp se mettait en quête d'une monture, à se réfugier dans l'unique auberge du village dont l'enseigne portait : *A la Colonne militaire* et qui est devenue aujourd'hui l'hôtel du *Déjeuner de Napoléon 1<sup>er</sup>*. Il s'assit dans un fauteuil ou chaise-longue que l'on a depuis recouvert d'une méchante étoffe verte, pour le rendre digne du glorieux souvenir qui s'y rattache, et mangea deux œufs qu'il considéra, dit-on, d'un œil de méfiance, avant d'en briser la coque. La plupart des grands hommes de la République avaient eu une mort dont l'effrayante soudaineté était sans doute une leçon, une menace continuelle pour celui qui les dépassait tous de cent coudées et qui allait imprimer le talon de sa botte victorieuse sur le front de la Révolution.

Avant de quitter Bourg-Saint-Pierre, le premier Consul se rendit encore sur le plateau de Raveyre où était installé le parc d'artillerie. Il assista au démontage d'un affût dont chaque pièce était soigneusement numérotée, vit placer les canons dans des troncs d'arbres creusés sur le conseil et d'après les indications d'un homme de la vallée, adressa quelques paroles aux

canonniers chargés de diriger ces convois extraordinaires, et partit dans la direction du St-Bernard, à cheval sur la mule d'un jeune paysan, Pierre-Nicolas Dorsaz qui, par parenthèse, avait espéré se soustraire à cette corvée en enfermant l'animal dans sa cave et en faisant courir le bruit que les soldats français s'en étaient emparés.

(A *Suivre*)

JOSEPH MORAND